

Ainsi parle la tour CN de Hédi Bouraoui (Vanier [Ont.],
L'Interligne, « Vertiges », 1999, 354 p.)

Chantal Richard

Numéro 11, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005167ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005167ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, C. (2001). Compte rendu de [*Ainsi parle la tour CN* de Hédi Bouraoui (Vanier [Ont.], L'Interligne, « Vertiges », 1999, 354 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (11), 117–119. <https://doi.org/10.7202/1005167ar>

AINSI PARLE LA TOUR CN

de HÉDI BOURAOUI

(Vanier [Ont.], L'Interligne, « Vertiges », 1999, 354 p.)

Chantal Richard
Moncton

« Tous les chemins mènent à moi et le ciel est ma limite. » Par cette affirmation positive digne d'être affichée dans tous les bureaux de psychologues débute ce récit narré par la tour CN. Anti-babélieuse au féminin, inuksuk urbain et francophone par choix, elle projette de son sommet des images et des discours dans les « deux cent quatre-vingt-six langues recensées dans cette ville » (p. 12). Véhicule d'une société médiatique, elle sert également de porte-parole à l'auteur qui ne cache pas ses opinions provocantes. Admirons néanmoins la métaphore: l'auteur, Hédi Bouraoui, comme la tour CN, projette une vision de l'extérieur sur le peuple canadien, lui qui n'appartient ni à la majorité anglophone, ni à la minorité francophone, ni même aux peuples des Premières Nations. Il appartient plutôt à cette quantité toujours grandissante d'immigrants ou « *hyphenated Canadians* » (p. 99).

Bouraoui a un pied-à-terre sur trois continents: d'origine tunisienne, il a surtout publié en France et au Canada. Cette perspective mondiale lui permet de faire des observations que seul quelqu'un d'ailleurs sait lancer au visage des Canadiens « de souche » (expression que, justement, Bouraoui n'utilise qu'avec mépris). Alerte aux gendarmes du mouvement *politically correct*! Dans ce roman, tous y passent. Enfin, à peu près. La tour, qui fait ses 24 tours de Toronto grâce à la rotation de 360 degrés de son « *revolving restaurant* », met en lumière un groupe de personnages ethniquement et socialement diversifié. On y retrouve un Italien, un Africain, des Amérindiens, un Québécois, un Franco-Ontarien, des WASP (*White Anglo-Saxon Protestants*), un Malais, un « immigré récent » de la France, quelques Métis et un peu d'homosexualité pour clore le tout. C'est une mise en fiction du concept de l'« originalité », développé par l'auteur même, selon lequel toutes ces sections de la société formeraient un seul corps, qui a « des bois de cerf, une tête de cheval, un corps de chameau, une barbichette de bouc et des sabots palmés... » (p. 40). Inspiré de la description de l'original que fait Champlain dans son *Voyage en Amérique*, Bouraoui oppose cette théorie du multiculturalisme intégré¹ à la philosophie du *melting pot* où tous se ressemblent et propose de substituer aux guerres intestines un corps uni, composé de plusieurs parties et capable de se mouvoir en harmonie.

En effet, si le médium est le message, alors il est clair que Bouraoui a voulu mettre l'accent sur la diversité des personnages plutôt que sur leur profondeur. Ces derniers sont souvent caricaturés, comme le Québécois Marc Durocher, « pure laine, *chip on the shoulder* » (p. 25), qui ne respecte les panneaux routiers que s'ils sont bilingues. Et le Mohawk Pete Deloon, engagé pour travailler au haut de la tour parce qu'il n'a pas le vertige, une caractéristique légendaire chez les Mohawks, nous inspire de la sympathie lorsque l'envie lui prend de sauter en bas de la tour en parachute — étant donné que l'enseignante dit bien aux visiteurs : « *Let your Spirit Soar* » —, mais il paraît beaucoup moins courageux quand on apprend qu'il bat sa conjointe Kelly King (p. 265). Son « sens inné de l'éthique » (p. 14) disparaît alors sous des couches d'alcoolisme et de frustration par rapport à sa condition socio-économique.

Toutefois, comme pour délivrer son père du mal, Moki, le fils de Pete, va refaire le trajet en fin de roman, mais dans le sens inverse. L'ascension de la tour CN par Moki est symbolique de l'espoir d'une nouvelle génération, mais le roman s'y attarde peu. Twylla Blue, par contre, est un personnage dominant dans le roman ; femme amérindienne au nom étrangement anglophone, elle semble comprendre l'Esprit-Original mieux que tous les autres. Finalement la catharsis qu'aurait pu produire la confrontation entre Kelly King et Twylla Blue dans la dernière scène du roman est peu convaincante. C'est une tentative de dialogue entre deux femmes que le manque de compréhension fait avorter : « Encore une fois vous ne m'avez pas comprise ! » (p. 347).

Bouraoui critique également l'action affirmative qui fait que l'on embauche un personnel représentatif des minorités pour gérer la tour CN, plutôt que de s'attarder aux mérites même des candidats. Marcel-Marie Duboucher, Franco-Ontarien « de souche », homosexuel, est « [e]mbauché par intérim pour montrer que nous ne faisons aucune discrimination envers nos minorités francophones, ni envers les homosexuels, ni contre les rancuniers perpétuels, ni contre ceux qui se sont appelés "hommes invisibles" de souche » (p. 37 — on reconnaîtra ici la référence à l'auteur franco-ontarien Patrice Desbiens et à son roman *L'Homme invisible/The Invisible Man* — ; voir aussi p. 64). Et l'Africain Souleyman Mokoko, ingénieur des ponts et chaussées diplômé, est déçu de son poste d'opérateur de l'ascenseur de la tour : « Souleyman sait que la couleur de sa peau est son vrai atout, sa carte perdante aussi » (p. 51). Le couteau à double tranchant de la compensation politico-économique pour sa situation de minoritaire n'est finalement qu'un paternalisme condescendant mal caché ; on veut bien se faire passer pour juste en ayant la charité de donner du boulot à ces pauvres minoritaires, mais il ne faut quand même pas qu'ils viennent prendre nos postes haut placés ! C'est ce réalisme difficile à avaler qui fait de Bouraoui un auteur intéressant, qui ne sera pas sans susciter la controverse, mais qui a du moins le courage de soulever ces questions épineuses.

Il n'en accuse pas moins les groupes minoritaires d'être gravement affectés de cette maladie sociale qu'il nomme la « subventionnisme », béquille des

opprimés (ou tout simplement de ceux qui se perçoivent de la sorte) qui crée une dépendance par laquelle « [c]haque coquille se ferme sur elle-même et développe un nombrilisme aigu [...] C'est plus rentable pour les élections que n'importe quelle percée scientifique » (p. 40).

Le lecteur s'apercevra donc assez rapidement que ce tour de Toronto en 24 chapitres est un survol cynique de la coexistence d'une multitude de cultures et de langues au pays. Bouraoui illustre particulièrement bien la tension que crée le mythe utopique du multiculturalisme intégré dans un pays où l'on passe son temps à réclamer des droits et des privilèges spéciaux : « Pays d'érable de neige et de pourparlers... dont le quart de la population veut sortir, alors que les neuf-dixième [sic] du Tiers-monde meurt [sic] d'envie d'y rentrer! » (p. 21). Mais il consacre peu d'espace au multilinguisme, à la fois sur le plan du contenu et sur le plan formel (dans le texte écrit en français, on repère un peu d'anglais et un effort réussi pour représenter quelques registres de langue, mais une absence étonnante des autres langues présentes dans le milieu et projetées par les antennes de la tour). En effet, si on peut admirer l'effort de Bouraoui et louer sa candeur, l'antibabélisme (ou l'après-Babel) qui encourage la diversité des langues est également la cause biblique du manque de communication. Le mot Babel serait-il la source étymologique du verbe anglais *to babble* (*to speak incoherently*)? Comment résoudre ce problème sinon en nivelant les langues pour en produire une seule, pénétrée de temps à autre par des expressions étrangères? L'écriture de ce roman est une illustration de ce paradoxe.

Hédi Bouraoui est l'auteur d'une production impressionnante ; poète, romancier, traducteur et critique, il n'hésite pas à mélanger ces genres comme il lui plaît. *Ainsi parle la tour CN* est un roman ironique et humoristique qui fait une critique acerbe du complexe de la victime et de la rectitude politique. Le roman est amusant par moments, intelligent et provocant, mais le ton moralisant de Bouraoui peut devenir lourd. Peut-être le lecteur se demandera-t-il alors si l'auteur ne se serait pas trompé de genre et n'aurait pas produit un essai plutôt qu'un roman.

NOTE

1. Voir à ce sujet l'excellente bibliographie des œuvres et de la réception critique de Bouraoui dans Jacques Cotnam, *Hédi Bouraoui, iconoclaste et chantre du transculturel*, Hearst, Le Nordir, 1996, p. 183-269.